

Quand l'eau manque

Ivone Gebara

Number 755, March 2012

Souffrances

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67015ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gebara, I. (2012). Quand l'eau manque. *Relations*, (755), 19–20.

Quand l'eau manque

Il est des souffrances oubliées des habitants du Nord et des plus aisés, des souffrances cachées et inacceptables, comme celles que connaissent des milliers de femmes et de familles pauvres au Brésil en raison du manque d'eau.

IVONE GEBARA

Une distance s'impose quand on parle de la souffrance des autres et à travers elle du mystère de l'autre, de son histoire personnelle, de sa façon de vivre et de sentir la vie. Cette distance devient encore plus grande quand l'autre nous est lointain par sa condition sociale, son expérience culturelle ou son ancrage géographique. Parler de la souffrance des autres est, dans un sens, parler en leur nom ou être une médiation pour exprimer, à notre manière, leur vécu – un vécu que nous jugeons devoir faire connaître.

C'est ainsi que je me permets de partager ces réflexions au sujet de la souffrance causée par le manque d'eau – surtout l'eau potable – dans plusieurs communautés du Nordeste du Brésil. Je connais bien cette souffrance théoriquement, car je vis dans un quartier pauvre de cette région connue pour ses constantes coupures d'eau, mais elle m'est concrètement et subjectivement inconnue dans sa cruelle intensité puisque ma situation sociale me permet de trouver des alternatives pour obtenir de l'eau.

Aujourd'hui, me semble-t-il, l'eau ne tombe plus sur les toits des plus pauvres parce que plus loin, les riches ont détourné les nuages de pluie et les fleuves pour les mettre à leur service. Ainsi, dans différents coins du monde, la mauvaise distribution de l'eau est le fruit du partage injuste des biens de la Terre. Ce constat est accepté par une bonne partie des personnes considérées de bonne volonté, qui arrivent même à se rendre compte que quelque chose doit être fait pour résoudre ce problème qui affecte de vastes pans de la population dans les pays du Sud. Mais la souffrance vécue quotidiennement par celles et ceux qui subissent dans leur corps ce manque d'eau est unique et souvent difficile à connaître même si, intellectuellement et par sympathie, on essaie de se mettre à leur place. C'est dans cette perspective limitée que je partage ces quelques lignes sur la souffrance des femmes, en particulier celles qui doivent voir au bien-être de leur famille dans des conditions matérielles très difficiles.

Pour bon nombre de ces personnes, vivre avec très peu d'eau est presque un style de vie, une culture, une façon de manger et de s'habiller; c'est une odeur, un visage bruni, brûlé et ridé; c'est une façon de prendre soin de soi et des

êtres autour de soi pour vivre précairement l'aujourd'hui; c'est aussi une façon de croire et de prendre position devant la vie. La souffrance d'avoir presque oublié ce que c'est de se baigner avec assez d'eau, de pouvoir bien laver ses vêtements et sa maison avec une eau savonnée et abondante, de jouer dans l'eau ou d'arroser un coin de jardin à son aise est une expérience peu connue de ceux qui vivent dans l'abondance de l'eau. Ils ouvrent le robinet et prennent une douche sans souci puisque leurs réserves leur assurent qu'il y aura de l'eau demain. À l'opposé, un nombre considérable de femmes des bidonvilles et surtout des régions semi-désertiques du Brésil ont comme grand problème de trouver de l'eau pour vivre. Cela a des conséquences non seulement sur l'invention de soi-même à travers ce manque d'eau, mais aussi sur la santé de ces femmes et de leur famille.

DES SOUFFRANCES CACHÉES

Le manque d'eau engendre des maladies et des souffrances manifestes, mais aussi cachées. Il y a quelques années, une enquête a été menée dans un quartier périphérique de la ville de Recife où le manque d'eau est constant. Elle révélait que souvent, la distribution précaire de l'eau dans les quartiers de la ville se faisant après minuit, beaucoup de femmes doivent se lever la nuit pour remplir des seaux et des petits réservoirs. Guetter l'arrivée de l'eau, prêter l'oreille, être en attente toute la nuit et sursauter continuellement en croyant qu'elle est là; se lever vite pendant que la famille dort pour pouvoir avoir un peu du précieux liquide tant attendu... Tout cela provoque un grand stress et des maladies nerveuses chez de nombreuses femmes. Or, vivre dans l'anxiété parce qu'il faut survivre demain n'entre pas dans les analyses des compagnies de distribution d'eau, souvent privatisées pour les besoins et le profit d'une élite. Cela n'entre pas non plus dans les prévisions du ministère de la Santé publique. Seuls quelques reportages journalistiques consacrés au sous-développement dans certaines régions du monde qu'on croit presque en voie d'extinction ont permis de connaître un peu cette réalité.

Ainsi, devoir aller acheter de l'eau à des kilomètres de distance de chez-soi ou devoir la partager avec des animaux font partie pour la plupart d'entre nous d'un monde totalement étranger. On voit la souffrance des autres à l'écran, on peut avoir pitié, mais souvent on oublie cette douleur dès l'émission terminée. Les moyens de communication nous font côtoyer visuellement la souffrance de l'autre, mais cela

L'auteure est une théologienne brésilienne

Aujourd'hui, me semble-t-il, l'eau ne tombe plus sur les toits des plus pauvres parce que plus loin, les riches ont détourné les nuages de pluie et les fleuves pour les mettre à leur service.

ne change pas le problème. Il faudrait essayer de sentir dans sa chair, dans son corps, le manque d'eau et la souffrance qu'il engendre. Il faudrait mener des actions concrètes pour que mon droit à l'eau soit effectivement le droit de l'autre. Dénoncer les structures d'inégalités, c'est important, mais s'organiser pour agir sur leurs conséquences dans la vie des gens, l'est encore plus. S'opposer à la construction d'un barrage, c'est lutter pour que l'eau arrive dans toutes les maisons. Se mobiliser contre la privatisation de l'eau, c'est combattre les maladies que les

mauvaises conditions de distribution de l'eau imposent surtout aux femmes.

L'entre-temps, c'est le présent actif des femmes, parce qu'elles savent que les plans d'avenir, les grands projets sociaux à longue échéance seront possibles seulement si la vie est maintenue au présent.

L'ENTRE-TEMPS

La question cruciale pour ces femmes est celle de l'entre-temps, c'est-à-dire le temps qu'on attend pour que les pouvoirs publics

mettent en place des tuyaux d'eau ou présentent des solutions aux problèmes journaliers. L'entre-temps est le temps de souffrances quotidiennes féminines, pleines d'histoires personnelles et d'expériences inconnues, à la recherche du vivre aujourd'hui. L'entre-temps est un temps d'attente et d'angoisse, temps de diminution de la vie, temps de menace de mort avant l'heure, mais il est aussi un temps privilégié : c'est le présent, l'unique réalité consistante du développement et du maintien de la vie. Et les femmes savent bien que toute la vie se joue dans le présent.

Souvent, nous avons la tentation de croire que les femmes pauvres ne font qu'attendre des autres une solution à leur problème. Et nous le croyons par méconnaissance de leur vie quotidienne et par manque d'intérêt envers un sujet qui nous semble aussi banal. Or, si nous portons un regard attentif et solidaire, nous verrons que c'est dans l'entre-temps que toutes les luttes vitales sont menées.

L'entre-temps, c'est le temps de garder toujours un peu d'eau pour le thé du vieillard malade ou pour nettoyer les nourrissons. C'est le seau d'eau sale de la lessive mal lavée qui sert à nettoyer le parterre, à arroser quelques plantes qui survivent encore, à nettoyer sommairement la toilette. C'est aussi le temps pour s'approcher de ses voisins et partager la vie et les possibilités de survie.

L'entre-temps, c'est le temps d'aller à la mairie locale réclamer de meilleures conditions de vie; c'est le temps d'aller crier devant les bureaux de l'entreprise qui fournit mal l'eau; c'est le temps de prier pour qu'au moins quelques gouttes tombent du ciel. L'entre-temps, c'est le présent actif des femmes, parce qu'elles savent que les plans d'avenir, les grands projets sociaux à longue échéance seront possibles seulement si la vie est maintenue au présent. Elles savent que l'avenir de leurs enfants et d'elles-mêmes dépend du présent actif.

Les souffrances des femmes par manque d'eau et leur lutte pour vivre font partie des visages inconnus de la souffrance humaine. Elles deviennent des moments privilégiés de résurrection de la vie dans les petites conquêtes de chaque jour et des semences d'espérance en un avenir meilleur. ●

Souffrance et création

LINO

L'auteur est artiste visuel

Quoi qu'on en dise, création et souffrance sont intimement liées. Créer comporte une part d'obscurité et de souffrance. Lorsque l'artiste plonge au plus profond de lui pour en extraire une forme, une expression jusqu'alors inconnue, il se fait souffrance. C'est le prix à payer pour atteindre cet état créatif. Lorsque je peins, je ne cherche pas la souffrance; elle s'installe dans mes couleurs, elle m'invite à la suivre jusque dans mes retranchements les plus primitifs. C'est là que se trouve le vrai défi de l'artiste et de l'être humain : accepter que la souffrance réside en chacun de nous. Elle n'est pas une menace, mais une invitation à saisir le vivant dans toute sa fragilité et sa beauté.

Mon travail artistique des dernières années s'est beaucoup appliqué à apprivoiser cette zone d'obscurité. Comme s'il y avait dans la souffrance une grande lumière. J'ai le sentiment que nous vivons d'une certaine manière conditionnés à ne voir qu'à travers une fausse lumière. C'est pourquoi toute tentative de démontrer qu'il y aurait

une forme de beauté dans la souffrance est perçue comme négative. À mon sens, la vraie lumière provient de la compréhension de cet échange entre clarté et obscurité. Entre souffrance et bien-être.

Il n'y a pas de plus belle lumière que la lucidité, qui réunit le bien et le mal, le jour et la nuit dans une forme complète et pure. C'est à chacun de nous de profiter de son éclat. Qu'y a-t-il de si lumineux dans la souffrance? Je crois que la beauté de la souffrance réside dans cet invisible sentiment d'obscurité que l'on éprouve, selon nos capacités, devant la vulnérabilité de l'être humain. Cette sensibilité fait de nous des êtres plus vrais et plus réceptifs aux autres. Comment comprendre ce qui nous entoure si rien en nous ne résonne au-delà de l'évidence? La difficulté d'apprivoiser l'obscurité réside dans la peur de saisir toute l'amplitude du vide auquel nous appartenons. Abattre les illusions, travailler pour une vraie lumière, ressentir la souffrance des autres, être utile, aider, nous aider, voilà autant de défis que nous devrions relever¹.

1. Voir aussi Marc H. Choko et Lino, *LINO*, Montréal, Alto, 2011.